

CARNETS

Les murs de la différence

UN ÉTRANGER DANS LA VILLE : Banal. Mais lorsque celui-ci se met en tête d'acheter le parc municipal, tout se dérègle. Il édifie une enceinte autour de sa nouvelle propriété afin de s'isoler du monde. La curiosité cède vite place à la rage. Haines et passions vont se canaliser et buter contre ces murs clos de mystères. Solneman — c'est le nom que se donne l'étranger — ne torture ni ne manipule : il laisse imaginer.

Écrit en 1914, ce classique de la littérature allemande est un roman sur la rumeur publique, l'imaginaire collectif, l'incapacité de la foule à tolérer l'autre. L'auteur, Alexander Moritz Frey, fait une incursion dans un univers absurde, presque kafkaïen. Sans laisser paraître, il révèle tous les défauts d'une société qui se veut morale, organisée, policée. Une chronique sur l'intolérance.

« Mon nom est Personne », d'Alexander Moritz Frey, Editions Christian Bourgeois, 130 francs.

Bordeaux-Musée

EN 1791, LE CONSEIL GÉNÉRAL de la commune de Bordeaux accepte le don du professeur Latapie. En échange de l'herbier et du cabinet d'histoire naturelle de cet éminent savant, il fut nommé professeur de botanique... C'est ainsi que commence une histoire qui est celle du Muséum de Bordeaux. Un lieu parfois un peu oublié que deux jeunes Bordelais ont « revisité », la plume à la main pour l'un, l'appareil photo à hauteur d'œil pour l'autre.

Et cela donne « Muséum de Bordeaux », écrit par Eric Audinet et photographié par Jean-Luc Chapin, les deux compères à qui l'on doit aussi une exposition itinérante intitulée « Un texte, une image » sur des photos d'écrivains, et « Encadrement d'un arbre », à voir au restaurant Quick de Bordeaux.

« Muséum de Bordeaux », Editions l'Horizon chimérique (75 francs).

Couleur du temps

LES ÉDITIONS DE L'AURORE poursuivent la réédition complète des œuvres romanesques de George Sand, en publiant les deux tomes des « Beaux Messieurs de Bois-Doré » (1858). On retrouvera dans ce roman « d'époque et de couleur du temps de Louis XIII », pour reprendre les mots de son auteur, le Berry rêvé de la « bonne dame de Nohant », cliquant du choc des épées et bruisant des amours échevelées de héros qui, d'intrigues en coups de théâtre, redessinent la Carte du tendre.

Et comme le goût de l'érudition peut s'unir pour le meilleur au plaisir de la lecture, on se réglera des excellentes annotations de René Bourgeois, tout en s'émerveillant des gravures qui ponctuent le roman.

George Sand, « les Beaux Messieurs de Bois-Doré », tomes 1 et 2, Editions de l'Aurore.

Chronique campagnarde

LA PREMIÈRE TRADUCTION en langue française de l'œuvre maîtresse de Johann Hinrich Fehrs (1836-1910) procure à l'amoureux des livres ce plaisir rare et essentiel : découvrir un texte majeur, resté inconnu jusque-là.

Alerte chronique d'un monde campagnard qui se meurt, « Maren » (1907) a pour cadre le XIX<sup>e</sup> siècle finissant de la froide province du Holstein. Écrit dans une langue simple et poétique, admirablement rendue par Jean Niqueux, spécialiste des dialectes germaniques, ce roman de terroir est aussi complexe et peu conventionnel que l'étonnante héroïne qui lui donne son nom et en orchestre l'histoire. Superbe, séduisante et étrange Maren, acharnée à construire le bonheur de ceux qu'elle aime, jusqu'à en perdre le goût de vivre...

Johann Hinrich Fehrs, « Maren », Editions Phébus (148 francs).



« LE RÊVE D'UN CROYANT », ACHILLE ZO (musée Bonnat, Bayonne). — « On entrait dans leurs tableaux comme on entre dans la légende. Et où est le mal dans la figuration ? Dans le fait de narrer ? »

ART

# Manifeste sacrilège

**D**ispensateurs d'un snobisme de masse, persuadés dans leur fatuité qu'ils ont un rôle éducateur à jouer, les médias, entre deux bouffonneries, s'emploient volontiers à répandre la dévotion de l'art, et particulièrement de l'art moderne. Ne prétendaient-ils pas récemment, avec un bel aplomb, à propos des « Noces de Pierrette », vendues aux Japonais l'an dernier, qu'il s'agissait du plus beau tableau du monde ?

Ce combat missionnaire, ils ne sont pas les seuls à le mener. A leur côté, les revues d'art, généreusement ouvertes à ce qu'elles appellent d'une formule tranchante l'art « vivant », les conservateurs de musées saisis par la mode, et tous ces historiens d'art, non moins moutonniers, qui, dans l'ouvrage où figurent Vermeer, Mansart, Le Bernin, n'hésitent pas à inclure Vasarely, Arman, Le Corbusier.

Chez les spécialistes, c'est devenu le pont aux ânes : Rosenberg fait de Fragonard un précurseur de Pollock, Jeanine Baticle voit dans Zurbaran un ancêtre de Picasso, Arikha enrôle Poussin au service de l'abstraction. Où il y a rupture, la plus grave qu'ait connue l'histoire de l'art, on assure qu'il y a continuité, création et impuissance à créer, création et destruction étant, contre toute évidence, confondues.

Plus réfléchi, et pourquoi ne pas le dire, plus sain, sourd à la voix des « connaisseurs », l'homme de la rue refuse une telle assimilation. Au bout d'un siècle d'avant-gardisme, il persiste à renâcler, à préférer les pompiers aux soi-disant novateurs.

Louis-Marie Lecharny, dans son « Manifeste pompier », se livre à une attaque frontale contre l'art « vivant ». Une magnifique preuve d'audace et de liberté.

Certes, c'est timidement qu'il dit non, il se sait inculte, s'avoue béotien. L'est-il vraiment ? Restant attaché à la figuration, aux images, n'est-il pas un païen qui s'ignore, honteux, du fait de cette ignorance, de ce dont, en réalité, il devrait être plutôt fier ?

Une thèse audacieuse

S'il pouvait connaître Georges Hilaire, cet écrivain d'art non moins remarquable qu'ignoré, si les tenants de l'art abusivement dit « contemporain » (abusivement, car sous ce vocable on range les seuls abstraits), n'avaient pas la haute main sur les médias, il se sentirait peut-être moins coupable. Hélas ! les essais à contre-courant sont rarissimes et l'auteur, souvent, si bien intentionné soit-il (je pense à Joseph-Emile Muller), se croit tenu d'épargner les « grands », les pionniers, une foule d'autres — considérés comme intouchables — ces excessives concessions, ce pacte avec le mal qu'on dénonce, ôtant toute force à la démonstration.

Et puis ces essais passent inaperçus. « La Messe de saint Picasso », de Gérard Messadié, livre qui mettait en péril tout un marché, n'a pas beaucoup retenu l'attention des informateurs. Le « Manifeste pompier » de Louis-Marie Lecharny fera-t-il plus de bruit ?

Sacrilège en diable, la thèse a de quoi scandaliser. Non content de prononcer l'éloge de ces pompiers tant décriés, l'auteur ose aborder Cézanne, ce père fondateur tant célé-

bré, sans ployer un seul instant le genou. Il ne craint pas d'avancer, rejoignant ici Lawrence, que loin d'être un géant, le maître d'Aix fut un velléitaire, en proie à d'insurmontables contradictions, lesquelles, déifiées, allaient aboutir à un culte désastreux de l'inachèvement.

On peut regretter que Lecharny n'ait pas ménagé une place à ces intellectuels qui, à la suite de ce bavard d'Apollinaire, imprudent apôtre de la peinture pure, s'instituent grands-prêtres de l'art vivant, prenant bizarrement feu (on l'a encore vu à propos des colonnes de Buren ou de l'empaquetage du Pont-Neuf) pour les glaces de la modernité. Mais tel n'était pas le propos de ce manifeste, pas plus qu'il n'était d'examiner les causes profondes d'une casure qu'on sait liée à l'avènement de la bourgeoisie, à l'industrialisation et au reflux concomitant des grands mythes.

Attaque frontale

Dans son refus passionné de l'amnésie, du déracinement actuels, Louis-Marie Lecharny se tourne donc vers les pompiers, vers ces « soldats du feu » dont Dali, qu'il ne pouvait qu'invoquer, se fit l'ardent panégyriste. « La réalité, écrit-il, était pour eux un merveilleux tremplin. On entrait dans leurs tableaux comme on entre dans la légende. Et où est le mal dans la figuration ? Dans le fait de narrer ? » Plaidoyer chaleureux, troublant, sans que cependant, l'ayant lu, on soit vraiment tenté de

crier « Vive Cormon ! Vive Carolus Duran ! »

La Renaissance, dont ces peintres se réclament en vain, est morte et bien morte, sous Napoléon III et la Troisième République. Il y a beau temps que le festin est fini. Restent çà et là, accordons ceci à l'auteur, des miettes parfois superbes, tel, reproduit en couverture, le portrait par Gérôme de sa fille Madeleine. Reconnaissions que par leurs sujets, David et même Delacroix offrent quelques points communs avec les pompiers. Approuvons enfin l'auteur lorsqu'il observe que notre époque a les siens. Ne suffit-il pas de citer Calder, Tinguely, et autres « anartistes » officiels ?

Sans doute, on peut aborder autrement la peinture du siècle dernier et voir dans l'impressionnisme et l'académisme les deux faces indissociables de la même crise de civilisation. Au lieu de tenter de réhabiliter les pompiers, entreprise pour le moins ardue, pourquoi ne pas poser sur Monet et les « pleinairistes » le regard critique qu'il est admis de poser sur les premiers, seulement sur les premiers ?

Tel quel, l'essai de Louis-Marie Lecharny, parce qu'il invite à de nécessaires réévaluations, est le bienvenu. Aller dans le sens d'un public que frustrer et frustrera toujours l'art « vivant », se livrer contre cet art aux prétentions totalitaires à une magnifique attaque frontale, là sont véritablement l'audace et la liberté. C'est pourquoi ce manifeste, quelles que soient les réserves qu'il puisse inspirer, réjouit et surprend comme un acte de courage et d'intelligence.

David Mata.

« Manifeste pompier », de Louis-Marie Lecharny, Editions du Camelot, 24, rue de l'Amiral-Roussin, 75015 Paris.